

QUE VEUT DIRE, FINALEMENT, « ÉPOCHÈ HYPERBOLIQUE » ?

PABLO POSADA

Abstract

The so called “hyperbolic *epochè*” by Richir has currently been understood from its consequences alone (“suspension of the symbolic institution”, “return to the realm of the pre-objective”, “suspension of intentionality itself”). We thus miss the very specificity of its operations. Among these, the hypothesis of a *Genius Malignus* should be grasped as a counter-apperception which leads to a suspension of the phenomenologizing *ego* itself, therefore spread away from the living present and from its identity with the transcendental *ego* and the pre-being of the transcendental in general. Only such a counter-performativity allows the phenomenalization of a wider spectrum of phenomena that can only be analyzed by means of an architectonical reduction.

1. *Épochè* hyperbolique et réduction architectonique. « Quoi de neuf » ?

On n’aura de cesse de signaler à quel point le rapport entre *epochè* et réduction constitue le nœud de la théorie transcendantale de la méthode phénoménologique. En effet, et pour le dire d’une façon tout à fait formelle, une suspension ou une *epochè* amène ou permet la réduction ou reconduction à un champ phénoménologique déterminé. Chez Marc Richir, ces deux instances s’appellent *epochè* hyperbolique et réduction architectonique¹. Ainsi, afin de cerner la spécificité de

¹ Rappelons que l’*epochè* hyperbolique est mise en place de façon explicite à partir des *Méditations Phénoménologiques*, Grenoble, Millon, Grenoble, 1992. Cette mise en place explicite se fait dans une discussion serrée avec Descartes, Richir soutenant que Husserl n’aurait pas entièrement pris au sérieux le doute hyperbolique cartésien et l’hypothèse du Malin Génie qui y est convoquée. L’architectonique est bel et bien présente, également, dans cet ouvrage comme cela est dit dès

l'*époque* hyperbolique par rapport à l'*époque* phénoménologico-transcendantale, il nous faut aborder la question de l'hyperbole phénoménologique depuis le couple *époque*-réduction, ce qui nous amènera, par ricochet, à poser la question, corrélatrice, de la spécificité de la réduction architectonique par rapport à la réduction transcendantale. Ainsi, il y a lieu de se demander : pourquoi les éléments phénoménalisés par ce levier phénoménologisant inouï qu'est l'*époque* hyperbolique requièrent-ils un traitement non pas par simple *réduction transcendantale*, mais par *réduction architectonique* ? En effet, il faudrait montrer pourquoi cette dernière est seule à même de relayer les concrétudes phénoménalisées par hyperbole, et de tracer, fût-ce en pointillés, le vague périmètre de leur concrescence². Seule la réduction architectonique est en capacité d'accueillir les concrescences proprement hyperboliques et, ainsi, d'en dresser les lignes structurales ou proto-eidétiques. Qu'est-ce donc qu'une concrescence dite « hyperbolique » ou, pour le dire autrement, à quel type de concrescences donnerait proprement accès l'*époque* hyperbolique ?

Bien entendu, à ce stade, nous ne pouvons répondre à cette question qu'à titre d'hypothèse. Et si nous le faisons d'emblée, c'est pour mieux orienter notre lecteur vers le but de nos développements. Ceci dit, avant d'aventurer une réponse inévitablement sommaire qui trouvera sa justification dans les pages qui viennent, une explicitation supplémentaire d'ordre stratégique (et, partant, terminologique) s'impose. Nous gageons qu'un angle d'éclairage privilégié de l'*époque*

l'introduction, où Richir reconnaît sa dette envers les recherches kantienne de son ancien docteur Frank Pierobon (cf. notamment l'ouvrage *Kant et la fondation architectonique de la métaphysique*, Grenoble, Millon, 1993). Néanmoins, l'expression « réduction architectonique » n'est utilisée qu'à partir de *L'expérience du penser*, Grenoble, Millon, 1996. Voir notamment la partie IV intitulée « La réduction architectonique en phénoménologie », pp. 429–470.

² Nous ne pouvons pas entrer, ici, dans le détail de la méréologie husserlienne déployée dans la *III Recherche Logique*. En effet, c'est bien le domaine auquel font référence les termes de « concrétude » et « concrescence ». Les « concrétudes » sont les parties non indépendantes d'un tout concret qui, pour être et continuer à être ce qu'elles sont (par exemple « ce rouge ») doivent nécessairement concourir dans un même tout avec d'autres parties non indépendantes (« cette forme-ci (qu'a l'objet ou la tache rouge en question) », « cette extension déterminée (occupée par ledit objet ou ladite tache »). Husserl nous dit que ces parties dépendantes « fondent » ensemble un tout concret (qui, quant à lui, est indépendant ou relativement indépendant). Nous ajoutons pour notre part que ces parties dépendantes ou concrétudes « entrent en concrescence » pour former un tout désormais toujours en gestation (en croissance). Du moins c'est toujours le cas dès lors qu'on se situe en régime de phénoménologie génétique, les touts n'étant plus statiques ou achevés. Sur ce point, et pour plus de précisions, cf. Posada Varela Pablo, « Concrétudes en concrescences. Prolégomènes à une approche méréologique de la réduction phénoménologique et de l'*époque* hyperbolique », in *Annales de Phénoménologie*, XI, 2012, pp. 7–56 et « À la lisière des disjonctions en concrescence : Réduction méréologique et Principes des principes », in *Eikasia*, LXVI, 2015 pp. 277–302. Textes accessibles sur www.pabloposadavarela.com.

hyperbolique chez Richir est à chercher dans ses différences avec la réduction phénoménologique telle qu'elle est exposée par Fink dans sa *VI^e Méditation Cartésienne*³. Voilà pourquoi nous aurons recours aux concepts de moi transcendantal et moi phénoménologisant. Ce dernier – rappelons-le – est le moi qui opère la réduction et dont le premier, le moi transcendantal ou, plutôt, la subjectivité transcendantale constituante (avec son corrélat constituant), constitue le thème, c'est-à-dire, ce sur quoi se porte le moi phénoménologisant. Fink établit un abîme (*Kluft*) dans le transcendantal entre le moi phénoménologisant et le moi transcendantal. Or cette différence ou scission (*Spaltung*) du moi se creuse, malgré tout, au sein d'une continuité dans l'être (ou plutôt le « pré-être ») du transcendantal. Richir, moyennant l'*époque* phénoménologique hyperbolique (prolongée par la réduction architectonique), mettra autrement en jeu cette différence dans l'identité, cet écart dans la continuité. D'une façon – comme nous le verrons – autrement plus radicale.

Nous ne pouvons fournir, pour l'heure, qu'une réponse provisoire. Avancions ceci : le propre de ce que nous appelons une « concrescence hyperbolique » est de prendre à partie non seulement le moi transcendantal (c'est le propre des concrescences transcendantales ordinaires, le moi transcendantal faisant partie de la corrélation), mais aussi le moi phénoménologisant lui-même. Par conséquent, la concrescence hyperbolique met une partie de la rétraction phénoménologisante elle-même à contribution de concrescence ; le moi phénoménologisant n'a plus la maîtrise de la *Spaltung* phénoménologisante avec le transcendantal. Or la phénoménalisation desdites concrescences n'est possible que par l'entremise de l'hypothèse du Malin Génie. Mais laissons ces réponses lapidaires en pierre d'attente et tentons de retracer pas à pas, depuis l'éclairage finkéen auquel nous avons fait allusion, la spécificité de l'*époque* phénoménologique hyperbolique.

Partons, tout d'abord, et en toute généralité, de ce qu'il est dit (par M. Richir au premier chef) de l'*époque* phénoménologique hyperbolique. Malheureusement, les « définitions » de l'*époque* hyperbolique peuvent laisser pour le moins insatisfait. L'hyperbole phénoménologique est souvent évoquée par Richir en opposition à certains termes dont, notamment, celui d'institution symbolique. Ainsi, il est souvent question d'une mise en suspens de l'institution symbolique, voire d'une opposition à la phénoménologie classique dans ce qu'elle a encore de tributaire de l'institution symbolique de la philosophie (et de sa « tautologie symbolique », pour reprendre l'expression de Richir). L'*époque* hyperbolique prétend alors accomplir

³ Fink Eugen, *Sixième Méditation cartésienne. L'idée d'une théorie transcendantale de la méthode*, texte établi et édité par H. Ebeling, J. Holl et G. Van Kerckhoven, tr. fr. par N. Depraz, Grenoble, Millon, 1994.

une suspension de l'intentionnalité, une mise hors circuit de toute eidétique et, plus largement, une mise hors jeu des aperceptions qui, corrélativement, entraîne un retour à un champ phénoménal pré-intentionnel et pourtant muni d'une profondeur de monde (ou de mondes au pluriel). Les devises sont multiples. Or, à notre sens, elles ne font que refléter non pas ce qu'est l'*époque* hyperbolique elle-même, mais uniquement des *conséquences* de l'*époque* hyperbolique. Si elles ont indiscutablement leur part de justesse, elles ne sauraient être, à proprement parler, méthodologiquement informatives.

En effet, si une théorie transcendantale de la méthode a, en phénoménologie, un certain grain, une quelconque densité, c'est justement parce qu'il ne suffit pas de vouloir atteindre les phénomènes pour y parvenir. C'est bien pour cela qu'il faut le geste, exagéré, d'une *époque* – en l'occurrence « hyperbolique » – pour se ménager, « après », la possibilité d'une *réduction* – que Richir nomme « architectonique », dans le cas qui nous occupe. Autrement dit, s'interroger sur l'*époque* hyperbolique requiert de se demander, en amont, comment ces *desiderata* peuvent être atteints. Au demeurant, ces *desiderata* énoncés sont souvent partagés par tout phénoménologue contemporain. Maintes phénoménologies contemporaines (et, déjà, dans l'immédiat après-Husserl) caressent l'ambition de s'aventurer en deçà ou au-delà de tout sens institué, atteignant par là le pré-objectal, et dépassant ainsi l'intentionnalité ? Ce qui prouve bien que l'originalité de l'*époque* hyperbolique (et du champ de réduction architectonique auquel cette *époque* serait *seule* à pouvoir ouvrir) se trouve, bel et bien, ailleurs. Mais où ?

C'est dans l'effectivité inouïe de son opérativité phénoménologisante que se trouve son originalité. Elle se trouve donc un cran en deçà des conséquences énumérées (qui sont, en fait, des devises vaines, si ce n'est triviales), plutôt dans la façon de s'y prendre pour y accéder. Elle revêt une valeur de trouvaille, de clef « contre-aperceptive », porteuse qu'elle est d'une façon, bien spécifique, de mettre l'expérience (naturelle) au pied du mur afin de la reconduire à la conscience d'une nativité toujours opérative mais, le plus souvent, enfouie. L'*époque* hyperbolique est un dispositif d'exagérations contre-aperceptives (par exemple, une certaine mise en œuvre de l'hypothèse du Malin Génie ou, plutôt, du Malin Génie comme hypothèse) dont le but est de *sommer* l'expérience naturelle de se dés-anonymiser, et ce à une profondeur architectonique inouïe et structurellement inaccessible à la réduction transcendantale.

La modalité hyperbolique de l'*époque* trace des lignes de fuite contre-aperceptives (de nature phénoménologisante) mettant notre expérience naturelle en demeure de conscience profonde, dans une sorte de veille archaïque répondant à l'injonction de ces dispositifs contre-aperceptifs, et forçant la subjectivité à une

re-traversée (*ex-perire*), fût-ce en *phantasia*, dans ses pulsations transcendantes les plus profondes. Le court-circuit hyperbolique – *Ausschaltung* – produit une dérivation encore plus profonde du courant de la vie transcendante – *Schaltung* – induisant un état de veille phénoménologisante là où, préalablement, il n'y avait qu'une opérativité transcendante foncièrement anonyme, aveugle, adhérente à soi et fermée. L'*époque* hyperbolique promeut ainsi, par la mise en place de moyens inouïs (notamment l'hypothèse d'un Malin Génie), une sommation de non-anonymat – donc de re-phénoménalisation – à des registres encore plus primitifs que ceux auxquels il est structurellement donné, à l'analyse transcendante, d'accéder. Retenons, en tout cas, que l'*époque* hyperbolique recèle un moyen d'accéder à une profondeur inouïe du champ transcendantal, et que c'est la mise en place de ces moyens qui fait toute son originalité (et non pas son *desideratum* d'accès à des phénomènes originaires).

2. Massivité du présent, contre-performativité phénoménologisante et soupçon architectonique

Époque hyperbolique et réduction architectonique représentent des procédés cherchant à ouvrir à la richesse de l'expérience encore plus profondément que ne le feraient *époque* phénoménologique et réduction transcendante. Il est donc à se demander : qu'est-ce qui entrave la phénoménalisation de l'expérience ? Quelle menace au déploiement de la richesse de l'expérience le couple *époque* hyperbolique – réduction architectonique vient-il contrer ?

Le présent ; ou, si l'on veut, une conception trop « présentéiste » du présent vivant, ce dernier étant l'ultime pierre d'achoppement de la réduction transcendante. Notre réponse peut paraître unilatérale. Certes, elle l'est. Mais encore faut-il qu'elle soit incisive. Aussi n'est-il pas superflu de signaler que la question de l'apport spécifique consigné par le couple *époque* hyperbolique – réduction architectonique est tellement délicate et massive à la fois, qu'il faut, désormais, choisir un point d'entrée partiel et, fatalement, partial. Ce n'est qu'à le déployer que cette double partialité a une chance d'être renversée.

Par ailleurs, en tablant sur l'importance d'une suspension du présent, nous désignons une matrice par où il faut passer et dont le reste des déconnexions énoncées plus haut découlent. Il faut en avoir passé par là – i.e. par la suspension du présent phénoménolisant moyennant l'entremise du Malin Génie – pour que le reste des suspensions hyperboliques se fassent – suspension de l'intentionnalité, suspension de toute institution symbolique. Nous visons donc ici la matrice de

l'époque hyperbolique et ce sur quoi l'hypothèse du Malin Génie a un effet direct dont découlent, comme en cascade, le reste des suspensions.

Qu'est-ce donc que cette richesse de l'expérience menacée par le « présent » ? Si la réduction, en phénoménologie, se veut une reconduction à la concrétion de l'expérience, en quoi y aurait-il du concret ou de la concrétude phénoménologique en écart par rapport au présent, dans ses marges, voire en franc porte-à-faux par rapport à celui-ci ? En effet, il est une concrète richesse architectonique, voire spectrale, écrasée sous le caractère massif et faussement concluant du présent, arrimé qu'il est aux prestiges de l'évidence, comme si lui seul en détenait le monopole. Or la phénoménologie ne doit guère oublier cette régionalisation de l'évidence au nom de laquelle elle aura congédié maintes espèces de réductionnisme, parfois de signe opposé. En d'autres termes : le « présent » ne saurait être le lieu exclusif de l'attestation.

Ainsi, face aux prestiges du présent, Richir insiste sur ce fait remarquable que l'expérience d'un sujet se fait sur plusieurs portées à la fois, selon plusieurs espaces-temps, comme si le « maintenant », sous son apparente massivité, cachait un (ou plusieurs) double(s)-fond(s). Citons ce passage de Richir :

Du point de vue des concrétudes phénoménologiques, préparés que nous sommes à ne plus concevoir le vivre comme vivre de quelque chose d'actuellement présent, nous commençons à comprendre que nous ne vivons jamais sur un seul « plan » à la fois, ni selon la structure matricielle uniforme de la temporalité, qu'elle soit husserlienne ou heideggérienne. Il y a toujours, en nous, à la fois de l'enfance, de l'adolescence, de l'adulte et du vieillard [...]; notre « vivre » plonge toujours, de manière extrêmement subtile car différenciée de façon prodigieusement complexe, dans divers styles ou diverses figures de l'absence [...], et nous sommes toujours, multiplement, traversés par divers rythmes de temporalisations, le plus souvent inaccomplis, les uns très lents, et les autres très rapides⁴.

Si ce passage nous donne un aperçu des concrétudes que la réduction architectonique tente de cerner – i.e. de concrétudes qui, d'être en écart ou par devers le présent, n'en sont pas moins concrètes – la question de ce qui y donne accès, à savoir *l'époque* hyperbolique, n'en devient que plus pressante : en quoi *l'époque* hyperbolique serait-elle plus à même de dévoiler ces concrétudes hors présent ? Pourquoi serait-elle la clef desserrant l'étui du présent et donnant enfin au transcendantal de s'éployer selon la plurivocité évoquée ? Pourquoi faut-il,

⁴ Richir Marc, « Vie et mort en phénoménologie », in *Alter*, II, p. 346.

au-delà d'une simple *époque* phénoménologique, ce tour de vis supplémentaire qu'est l'*époque* hyperbolique ?

Osons apporter un début de réponse : parce que cette plurivocité n'est phénoménalisable qu'à la faveur d'un décollage phénoménologisant par rapport au présent, d'une auto-extranéation transcendante permettant, précisément, des concrescences inouïes, en court-circuit par rapport au présent. Comment forcer cette étrange contre-performativité phénoménologisante ?

Ce court-circuit supplémentaire qu'apporte l'*époque* hyperbolique sera instillé non pas par le Malin Génie lui-même, non pas par une croyance au premier degré dans le Malin Génie (sans quoi nous aurions un cas de psychose schizophrénique) mais déjà par la *simple hypothèse* du Malin Génie, par la seule prise en compte de sa possibilité, par la radicalité du soupçon qu'il amène. La simple hypothèse, pour autant qu'elle soit vraiment mise en jeu comme hypothèse par un faire phénoménologisant radicalisé (et, en un sens, contre-performativement auto-court-circuité), produit des effets phénoménalisants. Il y va là d'un soupçon qui touche la chair du faire phénoménologisant lui-même. En effet, c'est comme si l'hyperbole allait jusqu'à ôter au phénoménologiser toute densité performative. Densité phénoménologisante qui, dans les parages finkéens, se voulait encore faite de l'étoffe du *Vorsein* transcendantal, malgré l'opposition des vecteurs : la vie transcendante est portée vers le monde, alors que la vie phénoménologisante est tournée vers la vie transcendante comme constituante. Mais celle-ci ne restait pas moins inféodée au pré-être du transcendantal.

Varions et reformulons dans l'espoir de saisir, par-delà les signifiants, le nerf ce qui est ici en jeu : l'*époque* hyperbolique, de par sa radicalité, impose une suspension du suspendre. Mais qu'est-ce qu'une suspension du suspendre ? Dans la mesure où elle découvre un champ phénoménologique sauvage affichant une cohésion qui lui est propre et qui ne doit rien d'essentiel au présent vivant, cette suspension du suspendre n'est pas une suspension invalidée, mais plutôt une suspension hyperbolisée qui se confirme de se congédier. Hyperbolique, cette suspension s'applique à elle-même : elle est, pour le dire ainsi, en contre-confirmation ou démenti performatif de soi. C'est bien pour cela que l'hyperbole exhibe une essentielle *réflexivité*, qui n'est qu'une *conséquence* de sa radicalité et qui appartient au sens générique de l'hyperbole (comme figure de style). Le moi phénoménologisant est, pour le dire ainsi, pris lui-même en hyperbole⁵.

⁵ Il s'agit là d'une expression à laquelle avait souvent recours Marc Richir lors de ses séminaires. Ce mot de Richir, que nous nous permettons d'évoquer, pointe vers un type de réflexivité bien spécifique, et qui s'éloigne certes de la réflexivité spontanée de la vie transcendante, en constante reprise de soi, déjà depuis ce que Husserl lui-même nommait l'« intentionnalité longitudinale ». Ici,

Qu'est-ce donc que cette suspension du suspendre apporte ? Quel en est l'intérêt ? Quelles entraves ou menaces à la phénoménalisation de l'expérience arrive-t-elle à déjouer ? C'est parce que la concrescence *des* concrétudes est à ce point subtile et profonde qu'elle peut être aussitôt architectoniquement recouverte par un moi phénoménologisant désormais moins archaïque que les concrescences qu'il essaye de tirer au clair. Or, justement, c'est l'hypothèse du Malin Génie qui, hyperbolisant la suspension – donc suspendant le suspendre – évide le présent phénoménologisant, l'empêchant ainsi de brouiller, de sa facticité, les concrescences qu'il essaye de tirer au clair et sur lesquelles il fait fond ; fond auquel il tente de faire espace, de prêter chair, et qu'il essaye, somme toute, de réfléchir, sans y importer les traits – notamment temporels – du registre architectonique nécessairement dérivé où toute décision méthodique prend, inévitablement, son essor. Le tour de vis supplémentaire qu'ose l'*époque* hyperbolique est à l'origine du glissement qui transmue le « moi phénoménologisant » en « soi phénoménologisant ». C'est ainsi qu'une réflexion en première personne, faite au présent, en relative auto-possession de soi et auto-confirmation performative, se glisse peu à peu dans la réflexivité du phénomène lui-même, réflexivité en elle-même indifférente au présent. Le recours à l'hypothèse du Malin Génie force la démission du « moi » phénoménologisant qui, pris à partie dans la réflexivité du phénomène lui-même, comme moment de celle-ci, renaît comme « soi » phénoménologisant.

Le dispositif cartésien du *cogito ergo sum* est, en régime d'*époque* hyperbolique, retourné comme un gant. Dès lors que le moi phénoménologisant est lui-même mis en suspens, dès lors qu'il est expatrié du pré-être du transcendantal, la coïncidence performative ne peut plus être réinvestie en argument. Le maintenant impressionnel ne peut plus être l'emblème d'une plus grande proximité avec la Vérité, comme cela pourrait être le cas chez Michel Henry, mais, dans le meilleur des cas, l'indice d'un fatras de phénomènes qu'il convient d'éployer, d'épancher, d'aérer puis d'affiner, et ce à l'aune d'une sorte de soupçon qu'il serait loisible d'appeler « architectonique ». Tout présent s'offrant d'une pièce à l'analyse phénoménologique serait donc affecté d'un « soupçon architectonique ». Laisse à l'état brut, ce présent peut devenir un sérieux problème pour l'analyse architectonique, car il écrase de sa massivité la subtilité des concrescences qui s'y trouvent repliées. Omettre d'en analyser la spectralité architectonique nivelle, sous l'égide d'une facticité supposément univoque,

c'est l'instance réfléchissante elle-même qui non seulement met en suspens le monde, mais se met aussi elle-même en suspens, ce qui a pour conséquence son expatriation du sol du transcendantal. Cette suspension du suspendre est, bien sûr, non itérable, non susceptible d'être redoublée. Nous retrouvons ici un point commun, qui n'est pas sans raison, avec la « modification de neutralité » chez Husserl (cf. *Ideen I*, § 112).

des différences de registres. Or, en phénoménologie, le concret se dit à plusieurs registres à la fois. Mais comment s'y prendre ?

3. Le « champ » du *cogito* hyperbolique (comme cohésion d'imminences)

S'il y a bien une coalescence entre *ego* et *sum*, ou bien, en régime d'*epochè* phénoménologique et réduction transcendantale, et selon le mot de Fink, une « identité d'être » entre moi phénoménologisant et moi transcendantal, quel serait, en régime d'hyperbole phénoménologique, le pendant phénoménologisant de ces phénoménalisations hyperboliques hors présent ou aux lisières de celui-ci ? C'est ce que Richir appelle le « *cogito* hyperbolique ». Mais que peut bien être un *cogito* hyperbolique, si ce n'est une contradiction dans les termes ? C'en est certes une, à ceci près que l'épreuve de sa traversée fait émerger des *Sachen* qui seraient, autrement, restées scellées. C'est justement le soi phénoménologisant qui occupe ce lieu, subtil et fuyant, aussitôt qu'il est démis (par l'hypothèse du Malin Génie) de sa mienneté de « moi phénoménologisant » ayant part au pré-être du transcendantal.

Le *cogito* hyperbolique n'est pas, *stricto sensu*, conjugable à la première personne... à moins de voir, dans toute première personne, l'étagement architectonique de registres d'expérience qui s'y love. Avoir recours à la 3ème personne du singulier, ou aux 1ère et 3ème personnes du pluriel (clin d'œil, s'il en est un, à l'interfactivité transcendantale) ne fait que décaler le problème d'un cran, et ce problème n'est autre que celui de la multi-stratification de l'expérience, et concerne, au même titre, toutes les personnes verbales. Ne pouvant être que fugitivement traversé, mais jamais civilisé ou durablement investi (on ne saurait guère y camper), le *cogito* hyperbolique est une sorte de caisse de résonance, ou – dit-il – le schème organe de la phénoménalisation. C'est la radicalité de cette suspension du suspendre (dans son être performatif même) qui dégage cet étrange lieu, transi, tout de même, d'une cohésion à lui, faite d'imminence de surgissement / disparition en contrebalancement selon des revirements imprévisibles. Il y va donc, bel et bien, d'un *lieu*, d'un lieu phénoménologisant qui se présente comme le pendant du champ de la réduction architectonique.

Or, l'entremise du Malin Génie – fût-ce en guise d'hypothèse – empêche que ce lieu du *cogito* hyperbolique puisse être réinvesti comme être. Encore moins comme « argument ». Le *cogito* hyperbolique n'a rien d'un « résidu » par où refonder l'être. Il n'apparaît que pour disparaître ; et, voilà qu'au bord de sa disparition, il rejaillit. À la faveur de ce resurgissement, voudrait-on le thématiser

qu'il disparaîtrait à nouveau, se délitant pour, à la lisière de sa propre disparition, ressurgir paré d'une fraîcheur inentamée. En somme, toute réponse phénoménologique cherchant à épouser l'une ou l'autre pulsation des concrescences hyperboliques est prise à rebrousse-poil.

Il en ressort que le *cogito* hyperbolique est foncièrement inhabitable, inépouvable ou « imperformable » comme tel, inaccomplissable et ineffectuable. Il n'est même pas, *a contrario*, susceptible d'offrir un terrain où un prétendu scepticisme pourrait durer et se reconnaître comme tel, se suffire. Il ne peut être remarqué, dans son excroissance fugitive, que dans les transitions – sous la forme de revirements insituables – de l'apparition à la disparition et vice-versa. Malgré le fait de présenter une cohésion (faite d'imminences tour à tour contrecarrées par de nouvelles inchoations à leur tour jamais achevées), nul *ego* ne saurait s'y installer, car cette cohésion répond à des concrescences bien au-delà de l'échelle humaine et qui mettent l'*ego* lui-même à contribution de concrescence, qui le prennent à partie pour en faire un moment. L'*ego cogito* n'est qu'une pulsation du *cogito* hyperbolique, mais le *cogito* hyperbolique lui-même ne devient pas pour autant une sorte d'intelligence agente ou de substance spinoziste : l'*ego* y a part ; le pôle *ego* s'avère nécessaire pour relancer cette cohésion d'imminences dans un certain sens, sitôt mis à mal. C'est dans cette non-indépendance (ou imminence d'indépendance contrecarrée) du *cogito* hyperbolique par rapport au sujet (voire au moi phénoménologisant et, partant, au moi transcendantal) que se cache toute la subtilité de la position de Richir. À une solution métaphysique consistant à faire du *cogito* hyperbolique une substance, Richir préfère une architectonique phénoménologique des registres de l'expérience.

4. Épochè hyperbolique et pluralité des mondes

Arrivés à ce point, il convient surtout de comprendre que ce caractère transcendentement épuré du *cogito* hyperbolique rend possible sa transpassibilité à des mondes autres⁶. La suspension hyperbolique de sa propre étoffe performa-

⁶ Richir reprend, notamment à partir de ses *Méditations Phénoménologiques*, la paire « transpassibilité » - « transpossibilité » issue d'Henri Maldiney, et notamment du texte de ce dernier « De la transpassibilité » inclus dans le volume *Penser l'homme et la folie*, Grenoble, Millon, 1991). À partir des années 2000, avec le surgissement de la problématique de la *phantasia*, Richir essaye de penser à nouveaux frais l'effectivité de l'infigurable et de l'absent. Le concept de « virtuel », coextensif de la thématique de la *phantasia*, prendra une place de plus en plus importante. Richir cantonnera de plus en plus le concept de « transpassibilité » aux questions plus directement liées à ce révélateur (par contraste) du phénoménologique qu'est le champ de la psychopathologique, retrouvant par là

tive permet au cogito hyperbolique (qui n'est donc ni *sum* ni *esse*) d'accueillir des phénoménalisations dont le registre architectonique n'est pas en coalescence avec le présent du *sum*. Or, encore une fois, ce cogito hyperbolique n'est qu'un « état » foncièrement transitoire. Il n'amène pas un a-subjectivisme, et encore moins un nihilisme, mais accueille des phénoménalisations foisonnantes de mondes auprès desquels, justement, la subjectivité se reçoit, renaît, clignote, depuis le niveau architectonique qui est le sien, ce sous-bassement hyperbolique étant, néanmoins, ce qui lui donne vie, bien qu'il soit, comme tel, situé à un registre architectonique plus fondamental où les choses se passent trop vite et trop lentement à la fois pour qu'il soit possible de dire « je ».

C'est ainsi que, soudain, un monde fait irruption qui requiert, pour se phénoménaliser, une partie de nous qui nous est propre, mais où l'on ne se reconnaît pas de prime abord. C'est justement à cet endroit précis que Richir parlera de mort symbolique. Nous assistons au surgissement de mondes archaïques qui ne nous ont pas attendus ou qui semblent se passer de nous, c'est-à-dire, de mondes dont la phénoménalisation pleine implique notre disparition. Mais cette imminence de disparition nous ressource, nous recharge, nous fait revenir d'ailleurs : nous constatons la renaissance juvénile, inentamée, de parties abscondes de notre vie. Oui, nous sommes aussi cette partie du fond de notre vie qui entre en concrescence avec ces mondes autres. Lisons un passage très évocateur de *Phénoménologie en esquisses* :

un sens qui se rapproche davantage du domaine présidant à la forge de ce concept chez Maldiney, à savoir, celui de la psychiatrie phénoménologique. Par ailleurs, Richir n'emboîte entièrement le pas de Maldiney quant à l'approfondissement, chez ce dernier, de la phénoménologie de Heidegger et une possible ouverture, au-dedans de celle-ci, et de l'être-pour-la-mort, à l'altérité. Le transposable se situe, pour Richir, nécessairement par devers le non-événement de la mort et l'existential de l'être-pour-la-mort. Chez lui, les concepts de « transposable » et « transpassible » sont, entre autres, mis à contribution pour critiquer, dans *Être et temps*, un court-circuit du rien que phénomène moyennant l'anticipation de la mort (et les résolutions existentielles qui en découleraient). Citons, pour illustrer certains points indiqués sur cette note, ce passage de Richir tiré, lui aussi, d'un article auquel nous avons fait précédemment allusion : « La polarisation heideggérienne du *Dasein* par la mort massive et opaque est même cela qui, sans doute, a exténué le *Dasein* au point de le priver presque totalement de sensibilité [...]. Il est curieux de constater, quand on y réfléchit, combien il aura manqué à cette pensée de porter l'attention sur ce qui est susceptible de *surprendre* par sa nouveauté, d'advenir comme l'inopiné et l'inattendu, de rafraîchir les forces du « vivre » par son insoupçonnable jeunesse. [...] La capacité de surprise, d'avenue de l'inattendu, voilà ce que, de son côté, Henri Maldiney a tenté de penser quant au fond avec son concept de "transpassibilité". Si le "vivre" ne devient pas "fou" d'être enfermé dans sa prison, c'est qu'il est transpassible à la fois à lui-même et à l'autre que lui-même ». Richir M, « Vie et mort en phénoménologie », *art. cit.*, p. 365.

[...] parfois telle couleur – à l’instar du jaune de Bergotte –, telle *Stimmung* (qui a toujours ces caractères), tel paysage, etc., nous paraît surgir [486] de nulle part en vue de nulle part, nous retourne énigmatiquement jusque dans nos profondeurs les plus intimes, nous émeut comme dans une « divine surprise », nous arrache à notre âge et aux contingences de la vie, nous donnant l’impression que nous n’avons jamais vieilli et ne devrions jamais vieillir.⁷

Cette force d’arrachement n’est autre que celle, parfaitement générique, de l’apriori de corrélation compris comme concrescence de deux parties dépendantes (génériquement ce qui est de l’ordre de la vie et ce qui est de l’ordre du monde, le vécu et ce qui s’apparaît dans le vécu). En tout cas : l’apriori de corrélation entre la vie et le monde n’est pas brisé (il n’y a pas ici de dépassement de la phénoménologie). Il y a, bien plutôt, un approfondissement architectonique de celui-ci, jusque dans les registres les plus profonds. On pourrait même aller jusqu’à dire qu’il y a, à ces registres archaïques, une intensification de l’apriori de corrélation. Pourquoi une intensification ? Parce que la concrescence a lieu sans l’entremise du présent. La concrescence se fait sans avoir à composer avec la forme du présent, sans qu’elle se fasse à l’aune du maintenant, ou du présent vivant. C’est bien ce qui permet une affection (en présence et sans présence) aux lisières du monde qui est aussi, en un sens, une « affectation » aux lisières, un arrachement forcé, soumis à la rigueur de la concrescence elle-même.

Or la concrescence – c’est là que sied la force génétique et architectonique de la méréologie⁸ – n’est pas co-présence, et n’a pas à l’être. C’est ce qui fait sa force. Son effectivité n’en dépend pas ; ce qui ouvre, justement, à une analyse de toutes sortes de renvois, intentionnels et architectoniques, par-delà (mais aussi en-deçà) du présent. Tout cela se passe – nous dira Richir – « en présence », toute la difficulté

⁷ Richir Marc, *Phénoménologie en esquisses*, Grenoble, Millon, 2004. pp. 485-486. Nous pourrions évoquer, sur cette même ligne, la problématique du sublime. Cf. sur ce point Carlson Sacha, « Lo sublime y el fenómeno (Kant, Richir) », tr. espagnole par P. Posada, in *Ápeiron. Estudios de filosofía*, III, 2015, pp. 117–127.

⁸ Comme nous l’avons signalé dans une note précédente, nous ne pouvons, ici, nous attarder sur un exposé de la méréologie husserlienne. Bornons-nous à signaler, pour compléter les indications, très schématiques, déjà fournies (cf. *supra* note 2), que la théorie des tous et des parties de la *IIIe Recherche Logique* contient la possibilité formelle, tout à fait intéressante dans le contexte qui nous occupe, de résorber tout sol ou dénominateur commun de la concrescence entre parties ; autrement dit, leur « être ensemble », peut être exclusivement mis sur le compte de la « nature » des parties elles-mêmes. Les parties sont donc susceptibles de se mettre en concrescence pour fonder des tous *par devers* des dénominateurs communs censés leur préexister, tels des formes d’être ou de mondanéité coextensives d’ontologies régionales prédécoupées (dont il est, par ailleurs impossible de dresser l’inventaire exhaustif).

étant de ne pas lester cette présence ou ce « en présence » de l'impressionnalité du présent⁹. La suite du passage cité pointe, en effet, vers la possibilité d'un recroisement d'horizons de passé et de futur transcendants qui ne se fait pas – qui n'a pas à se faire, qui n'a ni le temps ni l'espace de se faire – sous les auspices du présent :

Et cependant, puisque, à ce registre architectonique, où il ne peut être question que de la proto-temporalisation/proto-spatialisation de l'instantané en lui-même hors temps de présent des revirements, le recours au présent husserlien muni de ses protentions et de ses rétentions nous est interdit, il faut bien que la proto-temporalisation le soit d'horizons transcendants de temps sans présupposition de présent, et même de présence comme comportant toujours déjà en elle-même, mais sans présent assignable, *son* passé et *son* futur.¹⁰

Il y a lieu de comprendre le clignotement en termes méréologiques. En effet, ce n'est que par à-coups, par intermittences, que le phénoménologiser – dans la phase de présence qu'il s'emploie à étaler – peut être « à la hauteur » des rythmes de concrescence qui s'y font espace. La rigueur de la concrescence elle-même nous tient hors d'haleine, pour ainsi dire. À suivre son mouvement – nous dit plus loin Richir – c'est « comme si, par-là, nous n'étions encore et toujours qu'aux lisières du monde ou des mondes pluriels que nous ne faisons qu'entrevoir [...] »¹¹. C'est par intermittences que nous sommes reçus dans ces mondes. La vie est portée tour à tour quelque peu au-delà de ce qu'elle tenait pour ses limites (c'est tout le sens de ce que Maldiney appelle « transpassibilité »¹²), se surprenant elle-même à avoir *pu* là où elle ne l'aurait jamais *cru* ou *su* (« nul ne sait ce que peut un corps » selon le célèbre mot de Spinoza). Il y a donc chaque fois un se recevoir de la vie à même le « transcendantal » de tel ou tel monde (le rythme, les espaces-temps, ses horizons), l'un ou l'autre phénomène pouvant en être l'emblème : une éclaircie dans le ciel après un jour de pluie, le changement des saisons qui s'annonce, un arôme, le bruit du feuillage dans les arbres, une mélodie. Il s'agit d'un jour de pluie dans ce magnifique poème de Rilke appelé « *Kindheit* » et que nous retrouvons dans les *Neue Gedichte*. Les premiers vers du poème parlent d'une pluie qui ramène tout le monde de l'enfance. Un monde qui revient (ces longues après-midi de l'enfance) avec sa profondeur, c'est-à-dire, avec ses horizons à lui, avec ces lisières propres, tout en coalescence avec d'autres mondes:

⁹ C'est ce lieu de non impressionnalité du revirement, lieu insaisissable, que Richir appelle « l'instantané ».

¹⁰ Richir Marc, *Phénoménologie en esquisses*, Grenoble, Millon, 2004. p. 485–486.

¹¹ Idem.

¹² Cf. *supra*, note 6.

Es wäre gut viel nachzudenken, um
von so Verlorenem etwas auszusagen,
von jenen langen Kindheit-Nachmittagen,
die so nie wiederkamen - und warum?
Noch mahnt es uns -: vielleicht in einem Regnen,
aber wir wissen nicht mehr was das soll;
nie wieder war das Leben von Begegnen,
von Wiedersehn und Weitergehn so voll
wie damals, da uns nichts geschah als nur
was einem Ding geschieht und einem Tiere:
da lebten wir, wie Menschliches, das Ihre
und wurden bis zum Rande voll Figur.
Und wurden so vereinsamt wie ein Hirt
und so mit großen Fernen überladen
und wie von weit berufen und berührt
und langsam wie ein langer neuer Faden
in jene Bilder-Folgen eingeführt,
in welchen nun zu dauern uns verwirrt¹³

On ignore d'où cette incitation peut venir. Tout comme ce jaune de Bergotte dont nous parlait Richir, certains phénomènes s'avancent comme l'emblème d'un monde tissé d'une consistance autre, et semblent, par là même, nous offrir comme une possibilité d'y demeurer, voire d'y initier une téléologie différente, sous les auspices d'horizons tout autres, en écart par rapport à ceux de ce monde symboliquement institué où l'on se reconnaît. C'est à ces instants que l'on peut se dire : tel ou tel paysage, telle ou telle mélodie, telle ou telle saveur pourraient *suffire à faire monde*. Ils annoncent, étrangement, une sorte de complétude aux lisières de ce monde-ci, complétude tenue par des vortex de concrescence situés au-delà des limites de notre monde, empiétant sur des mondes autres. Bien sûr, ce n'est là qu'une impression fugitive et qui, fatalement, ne tient pas. En vain essayons-nous de suivre ces impressions fugitives, avec leurs promesses de mondes autres : force est de constater qu' « elles ne tiennent pas la route », comme on a coutume de le dire.

Mais quelle « route » ? La « route » du style de concordance et vérification propre de notre monde à nous. Tout comme la consistance du rêve – sa temporalisation/spatialisation – est autre et semble se déliter dès lors que, à le raconter

¹³ Rilke Rainer Maria, « Kindheit », in: Rilke, Rainer Maria, *Neue Gedichte*, Leipzig, Insel Verlag, 1902, 1907, 1908.

ou nous le raconter, on l'expose à la logique de la veille, ces mondes autres, sitôt repris, ne « tiennent pas », car on leur impose les repères de notre monde à nous, les scansionnements marquées par le présent ou, si l'on veut, par un « en présence » découpé à l'aune de la continuité des « présents ». Et pourtant nous avions senti, dans l'éclair de l'instantané, une consistance autre, tout comme, depuis la veille, on se surprend de la façon dont un rêve, apparemment incongru, a bel et bien pu tenir sa phase de présence sans la briser. L'étonnement suscité par cette incompatibilité est bien ce que Rilke exprime dans ce « *verwirrt* » de la dernière strophe. Adultes, nous ne pouvons plus, désormais, épouser ces suites d'images (« *Bilder-Folgen* ») qui gardent pourtant leur inertie d'origine et, partant, leur tendance à nous arracher à nous-mêmes. Lorsque, adultes, nous subissons ne serait-ce qu'un début d'arrachement, on ne sait plus quoi en faire (« *aber wir wissen nicht mehr was das soll* »), qui plus est, nous ne savons plus (« *nicht mehr* ») faire comme jadis (« *damals* »), nous ne savons fouler ce terrain découpé par ces suites d'apparitions qui nous entraînent (« *in jene Bilder-Folgen eingeführt* ») que dans la détresse et la désorientation, nous ne sommes plus capables à présent (« *nun* ») d'en faire une demeure (« *in welchen nun zu dauern uns verwirrt* »), d'y habiter.

En tout cas, ce qui fait que « ça ne tienne pas » se situe à un autre niveau, à savoir, au registre architectonique des présents. Tout bien réfléchi, ce monde à nous ne vient pas contrer ce monde autre qui s'entr'ouvrait sur son terrain même ; et c'est bien cela qui fait le côté vertigineux de cette expérience, mais aussi sa fragilité. Cette confluence oxymorique entre le vertigineux et sauvage d'un monde autre (susceptible de nous arracher) et la fragilité de sa phénoménalisation (auprès de nous et dans ce monde) est repérée par Rilke qui manifeste son étonnement (« *die so nie wiederkommen, und warum* ») face à la possibilité même de cette perte (des mondes de l'enfance), perte désormais effective.

5. La spécificité de l'architectonique richirienne (face à Husserl et Fink)

À la lumière de ce poème et des développements antérieurs, nous pouvons cerner, en guise de conclusion, ce qui fait la différence entre, d'un côté, une architectonique phénoménologique comme celle de Richir et, de l'autre, celles de Fink et Husserl. Cette différence repose en ceci que, chez Richir, le destin de l'archaïque n'est plus nécessairement dans ce qui sera le présent ; encore moins dans l'évidence ou dans le constitué final monde tel qu'on le connaît et tel qu'on s'y reconnaît. L'archaïque, dès lors qu'on se situe dans une phénoménologie architectonique *au sens fort*, n'est pas fait de proto-choses (un peu comme dans la logique génétique de

Husserl mise en œuvre dans *Erfahrung und Urteil* ou même dans les *Analysen zur passiven Synthesis* ; l'archaïque est traversé par des phénomènes à part entière qui font, d'eux-mêmes, monde(s) au pluriel. Mais quels mondes et quels phénomènes ? Des mondes entre-aperçus qui n'ont ni le temps ni l'espace, nous dit Richir, de se temporaliser/spatialiser, c'est-à-dire, de se phénoménaliser. Des mondes, toutefois, où se déploient des concrétudes nullement en défaut de constitution : elles n'ont pas à être *reprises* en vue d'une quelconque stabilisation. D'ailleurs, elles ne nous attendent pas et n'ont pas à nous attendre pour faire concrescence (pour devenir concrètes à leur registre), tout simplement parce qu'elles n'ont pas à composer avec une quelconque aperception transcendante. Elles sont en disruption par rapport à notre présent vivant. Celui-ci n'est plus un quelconque dénominateur commun de la phénoménalité.

En fait, il n'y a pas une telle chose comme un dénominateur commun de la phénoménalité. C'est dire à quel point chaque phénomène, dans la radicalité de sa *Jeseinigkeit*, amène son transcendantal à lui, son monde à lui, ses horizons à lui, et ses concrescences avec d'autres phénomènes au sein d'une même phase de monde. C'est en ce sens que l'on pourrait presque être amené à dire que, chez Richir, il y a comme un *empirisme inversé*. Il y certes un *empirisme* (au sens où Husserl disait que les phénoménologues étaient les vrais empiristes) mais il est indéniablement « inversé » par rapport à l'empirisme classique : les données originaires ne sont pas des *sense data* qui satureraient tout l'espace de « databilité » ou d'accueil, et à partir desquels construire par associations successives des ensembles plus englobants. En effet, c'est en partie le contraire qui se produit. Non pas qu'il n'y ait pas des *sense data* ou, plutôt, leur équivalent architectonique. Il y a bel et bien des *aistheseis* – ce que Richir appelle « l'autre source de la *Phantasia* » – mais, d'un côté, elles ne sont pas données de façon impressionnelle (elles ne saturent pas un présent) et, de l'autre, le gage de leur profondeur architectonique repose en ceci qu'elles se manifestent d'emblée en stricte coalescence avec leurs horizons proto-temporels d'absence¹⁴. Ces horizons sont, pour le dire ainsi, à même toute

¹⁴ Ajoutons en guise d'explicitation complémentaire, et afin de mieux cerner le contraste avec les développements de Fink et de Husserl, que les horizons d'absence dont nous parle Richir le resteront, certes, à jamais, mais non pas à cause de la structure phénoménologique de l'horizon (nécessairement potentiel et inaccompli), ce qui, *a fortiori*, est bien entendu le cas. En effet, il y va d'horizons d'absence *déjà* dans la mesure où la situation d'horizontalité elle-même (et qui les concerne en tant qu'horizons) reste entièrement virtuelle (et pourtant, de ce fait même, effective). Elle n'est pas *directement* exercée. Les horizons d'absence auxquels fait référence Richir ne sont donc pas des horizons venant dépasser (à leur niveau) et coiffer les horizons du monde présent et de ce qui tombe, *hic et nunc*, sous l'intuition. Bien au contraire, ils ont un effet de sape en ce qu'ils sont d'emblée en coalescence avec les profondeurs architectoniques (i.e. la « base phénoménologique », pour reprendre les termes de Richir) de ce qui est vécu *hic et nunc*. La base phénoménologique de

sensation archaïque. Ils se « donnent » d'emblée et de façon aproblématique. Ils font monde d'emblée. Aussi, ils peuvent s'annoncer avec les *aisthesis* dans la stricte mesure où ces dernières ne sont pas, *stricto sensu*, présentes. Que leur effectivité ne prenne pas *ipso facto* la forme du présent permet aux horizons d'absence qu'elles véhiculent de se manifester aussi, d'en avoir la place (d'en avoir le temps et l'espace). Bien entendu, cette co-manifestation des horizons d'absence (avec leur caractère aproblématique) liés à toute *aisthesis* (si tant est que celle-ci soit sauvage, architectoniquement originaire) n'est pas le fait d'une nécessité transcendantale, mais celui d'un souci d'empiricité. Autrement dit, cet *empirisme inversé* n'est pas à comprendre – soulignons-le – comme une *inversion de l'empirisme*, mais plutôt comme une inversion des hiérarchies auxquelles s'attachait l'empirisme classique, et ce justement par souci d'empiricité.

Chez Fink ou chez Husserl, la structure d'horizon peut certes paraître à des niveaux de sensation extrêmement archaïques, mais il s'agit toujours de la préfiguration de l'horizon du constitué final. En revanche, ce que Richir appelle « base phénoménologique » d'un transposé architectonique n'est aucunement une masse informe, mais quelque chose qui est déjà un monde, un monde à lui seul, quelque chose qui n'a donc pas vocation à être repris, encore moins à être transposé.

D'ailleurs, et pour creuser encore quelque peu cette idée d'empirisme inversé chez Richir, si les structures d'horizon vont de soi, ce qui, en revanche, est loin d'être premier chez Richir, c'est le présent de la subjectivité, la façon dont elle se sent elle-même au présent de façon continue. Ce qui ne va pas de soi comme tel, ce qui est dernier dans l'ordre des constitutions (et des transpositions) est plutôt la conscience interne du temps telle que la comprend Husserl, et plus concrètement, son intentionnalité longitudinale. Bien sûr, cela ne veut nullement dire qu'elles soient niées dans leur vérité (ce qui nous condamnerait à un scepticisme insurmontable), mais justement qu'elles ont une base phénoménologique absconse. Ou, pour le dire autrement : les cohérences et apparentes cohésions qui sont à l'œuvre dans la continuité des présents (et leur mêmeté – i.e. l'intentionnalité longitudinale) trouvent désormais leur assise dans des concrescences archaïques plus profondes, et qui sont le vrai répondant de l'immédiateté et l'évidence attachées à l'écoulement du présent vivant, bien qu'elles soient, en toute rigueur architectonique, dérivées.

ce qui est vécu ici et maintenant est donc déjà ouverte, depuis elle-même, depuis son horizontalité à elle, à des horizons virtuels d'absence. L'architectonique n'est donc plus seulement un étagement des rapports de fondation depuis la simple donnée perceptive, mais commence bien en-deçà, précisément dans la mesure où une partie de la « base phénoménologique » de cette donnée intuitive (car exemple, la partie de *Perzeption* de toute *Wahrnehmung*) est déjà en coalescence avec des horizons d'absence autres.

Pablo Posada est actuellement enseignant vacataire à Paris I Panthéon Sorbonne. Ses recherches portent sur la réduction phénoménologique et l'usage opératoire qu'y joue la méréologie. Il s'est aussi occupé d'esthétique phénoménologique, ayant récemment publié *A contracuerpo. Bruce Nauman y la fenomenología*. Brumaria, Madrid, 2016. Il collabore activement avec les revues Eikasia et Annales de Phénoménologie, ainsi qu'avec les éditions Brumaria. Il a entrepris de nombreuses traductions du français vers l'espagnol (notamment de textes de et autour de Marc Richir) et de l'espagnol vers le français (J. Ortega y Gasset, Antonio Machado). Nombre de ses textes et conférences sont désormais accessibles sur le site : www.pabloposadavarela.com.